



Lith. Fourquemin.

BOYER.

LABÉ ÉDITEUR.

TRAITÉ DES MALADIES CHIRURGICALES

ET DES
OPÉRATIONS QUI LEUR CONVIENNENT ;

PAR LE BARON BOYER,

Membre de l'Institut, de l'Académie royale de médecine, et de la Légion d'honneur, Professeur de chirurgie pratique à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, premier Chirurgien de l'Empereur Napoléon, Chirurgien consultant des Rois Louis XVIII, Charles X, et Louis-Philippe 1^{er}, Membre de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères.

Cinquième Edition,

PUBLIÉE

Par le baron PHILIPPE BOYER,

Chirurgien de l'hôpital S.-Louis, Professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur.

TOME PREMIER.



PARIS. BIBLIOTECA

ANCIENNE MAISON BÉCHET JEUNE,
LABÉ, SUCCESSEUR, LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
place de l'École-de-Médecine, 4.

1844

000228
1728



.....
AU LECTEUR,
LE D^r PHILIPPE BOYER.

J'ai longtemps hésité avant de publier cette nouvelle édition des *Oeuvres chirurgicales de Boyer*. Je sentais toute la responsabilité qui pesait sur moi, en voulant mettre cet ouvrage au niveau de la science. Lorsque l'auteur fit imprimer son livre, il avait acquis une grande expérience, dont il usa pour apprécier tout ce qui avait rapport à la maladie et à l'opération qu'il décrivait, et le poids que cette expérience donne à chaque parole du maître était le plus grand obstacle qui s'offrait à celui qui venait confirmer ou contredire cette parole, ou poser à côté d'elle de nouveaux principes. Il fallait, sans dénaturer l'ouvrage et sans lui ôter toute cette valeur qu'il avait tirée de son créateur, il fallait y intercaler ce que d'autres praticiens avaient fait, afin que le lecteur pût toujours y puiser l'instruction qu'il y avait trouvée, quand cet ouvrage représentait à lui seul toute la doctrine chirurgicale. Le respect que je porte à l'auteur, et comme fils et comme chirurgien, m'imposait des obligations plus grandes qu'à tout autre; et longtemps elles m'ont empêché de publier un supplément à l'ouvrage de mon père. Cependant, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai pensé que je pouvais faire cette publication en suivant certaines règles qui me permettraient de tout dire, puisqu'elles n'altéreront en rien le texte du livre. Deux motifs m'ont fait prendre cette résolution : le premier est fondé sur l'habitude du travail, qui, fait chaque jour avec mon père, a nécessairement rapproché ma manière de juger de la sienne, et sur l'habitude de l'exercice pratique que j'avais contractée en le suivant constamment pendant douze années, après avoir reçu de lui une instruction qui me mettait à même d'apprécier sa manière de faire; le second motif est fondé sur l'expérience que j'ai acquise moi-même depuis quatorze ans, par la pratique chirurgicale dans les hôpitaux à la tête desquels j'ai été placé, et qui m'a permis, par les essais que j'ai faits, de juger

de la bonté des différentes méthodes et des divers procédés opératoires. Je crois que les conséquences qui découlent naturellement de ces deux motifs suffiront à tout homme impartial pour lui faire approuver le but que je me propose aujourd'hui. L'idée de me poser au niveau du savant profond et judicieux dont je publie les œuvres est trop éloignée de ma pensée pour que je suppose qu'elle soit venue à l'esprit de quelques personnes. La seule pensée que j'ai eue est celle de tenir ces œuvres au niveau d'une science qui a fait des progrès.

Et qu'il me soit permis de dire immédiatement ce que j'entends par cette expression, le niveau de la science. Pour moi, le niveau d'une science est la connaissance de tous les travaux qui, publiés à l'époque présente, sont basés sur une expérimentation sévère et souvent répétée, et sont faits par des hommes instruits et consciencieux. Ce n'est pas la connaissance de ces productions éphémères, sorties de l'imagination d'hommes instruits, sans doute, mais trouvées dans le silence du cabinet et non au lit du malade, et que, par conséquent, l'expérience n'a pas sanctionnées. Je serai assez indépendant pour faire cette distinction, et pour exposer toutes les opinions, même quand elles viendront en opposition de celles de l'auteur. Je ne détruirai pas ce qu'il a fait, mais je placerai à côté ce que les autres ont fait, et je dirai mon sentiment comme si j'écrivais un ouvrage *ex professo*. J'espère que le lecteur ne trouvera rien à blâmer dans mes expressions, parce qu'elles ne seront jamais inconvenantes ni pour l'auteur auquel j'ajoute des notes, ni pour l'auteur dont j'emprunterai les travaux.

Avant d'entrer en matière et d'exposer la marche que je suivrai, je crois devoir donner une Notice sur la vie et les œuvres de Boyer.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OEUVRES

DE BOYER.

Alexis BOYER naquit le 1^{er} mars 1757, à Uzerche, petite ville du département de la Corrèze, ancienne province du Limousin. Ses parents, qui exerçaient dans cette ville la profession de marchands merciers, ne purent lui donner qu'une instruction très-peu étendue, qu'il sut compléter plus tard par son ardeur pour le travail et par la force de sa volonté. A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris pour étudier la chirurgie. Il s'adonna de suite à l'étude de l'anatomie, et dès qu'il connut assez cette science pour la démontrer, il se livra à son enseignement. Il s'attacha au célèbre Desault, qu'il remplaça plus tard dans ses cours d'anatomie. En 1781, il obtint à l'École pratique du Collège de chirurgie de Paris la médaille d'or, pour avoir suivi exactement les leçons de cette école, et avoir fait, sous les yeux des professeurs, les dissections et les opérations chirurgicales. Ce fut pendant cette même année qu'il suivit au collège du Plessis le cours de philosophie. Il avait senti le besoin d'apprendre la langue latine, et, par son zèle, son assiduité et le bon emploi du temps, il avait fait marcher ensemble l'étude de l'anatomie, de la chirurgie et de la